

## NOROUAS

(AUTRE VERSION)

Il y avait une fois un bonhomme et une bonne femme qui demeuraient ensemble. Une année qu'ils avaientensemencé leurs champs, ils se réjouissaient déjà de leur belle apparence, lorsqu'il vint un coup de Norouás qui renversa le blé, coucha le lin par terre, et fit tomber toutes les pommes.

Le bonhomme était en colère; il prit son bâton et partit pour aller tuer Norouás. Au soir, il entra dans une auberge, et comme il n'était pas bien riche, on le mit à coucher dans l'écurie. Avant de partir, il demanda à l'aubergiste s'il savait où demeurerait Norouás.

— Oui, répondit-il; mais vous n'êtes pas rendu, il est à dix-huit cents lieues d'ici. Tenez, voici un singe qui connaît la route; il faudra le suivre: quand il sera lassé, vous le porterez sur vos épaules, et pour vous indiquer par où il faut aller, il vous pincera l'oreille.

Le bonhomme partit avec le singe et il alla loin, bien loin; quand le singe était fatigué, il montait sur ses épaules. Un jour qu'il y était, trois routes se présentèrent devant eux; le bonhomme voulut prendre celle du milieu; mais le singe le mordit jusqu'au sang pour le forcer à aller dans celle de droite. Alors celui-ci voulut battre le singe; mais il sauta dans un arbre,

et cassa une branche avec laquelle il roua de coups le bonhomme qui finit par céder. Ils se remirent en route et arrivèrent aux Montagnes d'or. Il y avait une cabane où le bonhomme entra ; il y vit une vieille femme qui avait les dents longues, longues comme tout : elle voulait le manger ; mais il leva son bâton pour se défendre et dit à la vieille :

— Au lieu de me montrer les dents, indiquez-moi où reste Norouás.

— Il demeure dans la montagne à une lieue d'ici ; il n'est pas aisé d'arriver jusqu'à lui ; mais tiens, voici une baguette qui fera disparaître tous les obstacles.

Le bonhomme se mit en route ; il rencontra un lion, mais il lui donna un coup de baguette et le lion mourut ; plus loin était une rivière, il la frappa : un chemin s'ouvrit au milieu et il passa à pied sec. Il vit ensuite un précipice, et la baguette devint un pont sur lequel il le franchit.

Il arriva à la demeure des vents et il s'écria :

— Où es-tu, Norouás, qui m'as cassé tout ce que j'avais dans mon jardin ? je veux te tuer !

— Tais-toi, bonhomme, lui dirent les autres vents ; quand Norouás va revenir, il va t'enlever comme une plume.

Peu après, Norouás revint en soufflant, et il fit pirouetter le bonhomme en l'air ; mais le singe se mit à le frapper, Norouás alors eut peur et il dit :

— Tenez, bonhomme, voici un petit pommier, vous le planterez dans votre courtil, il deviendra beau, et vous donnera tout ce que vous lui demanderez.

En descendant la montagne, le bonhomme voulut essayer le pouvoir de son pommier, et il lui demanda un bon repas ; aussitôt les branches du pommier furent couvertes de saucisses, de pain frais et de bouteilles de vin qui pendaient aux branches. Le

bonhomme était bien content, et quand il se remit en route, le singe lui dit :

— Monte sur mon dos, je vais te porter.

Le singe faisait vingt lieues à chaque enjambée, et il ne tarda pas à arriver à l'auberge.

— C'est moi qui ai un beau pommier, dit le bonhomme : il me donne tout ce que je veux, jusqu'à des louis d'or.

Mais pendant la nuit, l'aubergiste mit un autre petit pommier à la place de celui que Norouàs avait donné.

En arrivant chez lui, le bonhomme planta le pommier, et il lui dit :

— Donne-moi du pain, pommier, avec du fricot pour ma bonne femme et pour moi.

Mais il avait beau demander, il ne voyait rien venir.

— Ah ! dit-il, Norouàs s'est moqué de moi ; je vais repartir, et cette fois, je le tuerai.

En passant à l'auberge, il prit le singe, et sa baguette faisait disparaître tous les obstacles.

Le voilà arrivé à l'endroit où demeuraient les Vents :

— Ah ! coquin de Norouàs, rends-moi tout ce que tu m'as pris, ou cette fois, je vais te tuer.

— Tiens, lui dit Norouàs, voilà une petite motte de terre, tu lui commanderas de devenir un clos (1), grand ou petit à ta volonté, et tout ce que tu voudras, tu l'auras.

Le bonhomme se remit en route, et, sur le dos du singe, il arriva à l'auberge. Il posa sa motte de terre sur la table en disant :

— Motte de terre, deviens un petit clos, pas plus grand que la table, et sers-nous un bon soupe.

Tout cela s'accomplit à la minute ; mais pendant la nuit l'aubergiste alla couper une motte de terre pareille

(1) Champ.

à celle du bonhomme, et la mit à la place de la sienne. Le bonhomme revint chez lui, et il dit à sa femme.

— Cette fois-ci je suis content, j'ai une motte de terre qui n'a pas sa pareille.

Il la posa dans son courtil et dit :

— Petite motte de terre, deviens un champ bien planté.

Mais la motte de terre resta ce qu'elle était, petite motte de terre.

Le bonhomme se mit en route pour la troisième fois. En passant par l'auberge, il prit le singe, et quand il arriva aux Montagnes d'or, il tira un coup de pistolet à Norouàs et lui creva un œil. Norouàs se mit en colère, il commença à souffler sur le bonhomme en lui disant :

— Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Tu m'as donné une motte de terre qui n'a de vertu que pour une fois.

— C'est plus que tu ne méritais, vieux diot, répondit Norouàs en le faisant pirouetter en l'air.

Mais le singe sauta sur Norouàs et se mit à le secouer par les cheveux.

— Tiens, méchant bonhomme, dit Norouàs, ordonne à ton singe de me laisser tranquille et promets-moi de ne plus revenir, je vais te faire deux cadeaux dont tu seras content ; voici une petite boîte qui contient une rivière ; quand tu voudras la faire sortir, tu diras : « Rivière, sors de ma boîte et noie tous ceux qui sont ici, excepté moi. » Voici une flûte ; quand tu en joueras, tu ramèneras les noyés à la vie. C'est à l'auberge que ton pommier et ta motte de terre ont été volés ; si tu es fin, tu les reprendras.

Le bonhomme s'en retourna bien content avec sa flûte et sa boîte ; il monta encore sur le dos du singe et arriva à l'auberge.

— Hé bien ! bonhomme, lui demanda l'aubergiste, Norouàs vous a-t-il bien payé ?

— Ah ! dame oui, répondit-il ; j'ai une petite boîte où il y a une rivière qui noie tous ceux que je veux. Rendez-moi mon pommier et ma motte de terre, ou je vais commencer par vous.

Comme l'aubergiste ne voulait pas lui rendre ce qu'il avait volé, le bonhomme dit :

— Rivière, sors de ma boîte et noie ceux qui sont ici, excepté les voyageurs et moi.

La rivière sortit de la boîte, l'aubergiste et sa femme eurent bientôt de l'eau jusqu'au cou, et leurs trois enfants furent noyés ; alors ils crièrent :

— Faites retirer votre rivière et nous vous rendrons tout.

— Il n'était que temps, dit le bonhomme ; rivière, rentre dans ma boîte.

Quand la rivière fut retirée, l'aubergiste rendit la motte de terre et le pommier ; alors le bonhomme joua de la flûte, et les trois enfants qui étaient noyés ressuscitèrent et se mirent à sauter dans la place.

Il revint chez lui avec sa motte de terre, son pommier et sa rivière. Il posa la motte dans son courtil et dit :

— Motte, deviens un grand jardin.

Il planta son pommier au milieu, et il se procurait tout ce qu'il voulait. Un jour il alla à la pêche et prit trois poissons de chacune des espèces du pays, et quand il fut revenu, il dit :

— Je désire que la rivière coule au bas de mon jardin, et que les poissons que j'y mettrai se multiplient.

La rivière se mit aussitôt à couler, il y jeta ses poissons, et il en pêchait tant qu'il voulait.

Conté en 1880, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de 13 ans. Il tient ce conte d'un boulanger de la marine.